



## LE *MERCURE GALANT*, OU L'ÉCRITURE COLLABORATIVE DU REGNE DE LOUIS XIV

Christophe SCHUWEY (Yale University)

Parce qu'il publie les contributions de ses lecteurs et qu'il compile des informations et des pièces provenant de différentes sources, le *Mercur*e galant (paru de 1672 à 1674, puis de 1677 à 1710) relève fondamentalement du principe de l'œuvre collective. En s'appuyant sur des recherches récentes et des découvertes nouvelles, cet article propose de penser cette dimension collaborative dans son ensemble. L'intérêt de cette réflexion dépasse la seule question du *Mercur*e galant. Elle expose en effet les raisons pour lesquelles on recourt à un modèle éditorial collaboratif, les contraintes matérielles qu'impliquent ce type de fonctionnement, et enfin, les problèmes de valorisation et de reconnaissance que suscite la création collective dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

### UNE ŒUVRE COLLECTIVE

En quoi le *Mercur*e galant, ce périodique considéré à tort comme l'ancêtre des magazines *people*, peut-il être qualifié d'œuvre ? Matériellement, tout d'abord, il paraissait sous la forme d'un livre de plus de 300 pages, vendu en blanc, broché ou relié<sup>1</sup>. Par rapport aux nombreux recueils contemporains qui se contentaient de juxtaposer les pièces en prose ou en vers qu'ils publiaient, le *Mercur*e présentait ensuite ses contenus de manière suivie et rédigée. Rappelons que l'enchaînement entre les différentes parties d'un discours constituait l'un des critères différenciant l'œuvre de la simple collection de morceaux détachés<sup>2</sup>. Chaque volume du *Mercur*e prenait ainsi la forme d'une épître familière que l'auteur adressait à une destinataire de province, dans laquelle les différents articles prenaient place. Enfin, les volumes étaient conçus pour se conserver<sup>3</sup>. Les pratiques et témoignages révèlent que les lecteurs contemporains considéraient le *Mercur*e comme un lieu d'enregistrement, de mémoire, une référence à consulter aussi bien lors de la parution d'un volume qu'*a posteriori*. Donneau de Visé, son directeur, souligne cette pérennité dans les discours liminaires ainsi que dans les articles, annonçant par exemple que le périodique « [...] sera encore plus recherché quelque jour qu'il ne l'est aujourd'hui [...] dans un siècle éloigné du nôtre, il servira de titre à quantité de familles dont vous faites connaître et la noblesse et l'antiquité<sup>4</sup> ». Les volumes du *Mercur*e galant n'étaient donc pas d'éphémères feuilles volantes. Ils construisaient progressivement un monument livresque du règne de Louis XIV.

---

1 Le périodique est fondé en 1672 par Jean Donneau de Visé. Il s'interrompt en 1674 après six livraisons, et paraît à nouveau à partir d'avril 1677, cette fois-ci à un rythme mensuel. Pour une étude d'ensemble sur les aspects matériels, collaboratifs et historiques de celui-ci, je me permets de renvoyer à ma thèse : *Jean Donneau de Visé, fripier du Parnasse. Pratiques et stratégies d'un entrepreneur des lettres au XVII<sup>e</sup> siècle*, soutenue à l'Université Paris Sorbonne le 7 juillet 2016, p. 398-536.

2 C'est sur ce critère bien attesté que se fonderont les critiques émises par le *Mercur*e galant à l'encontre des *Caractères*.

3 Voir les travaux de Marion Brétéché, notamment « Entre actualité et histoire, le pari des mercures historiques et politiques (1686-1730) », dans Alexis Lévrier, Adeline Wrona (dir.), *Matières et esprit du journal*, Paris, PUPS, 2013, p. 49-64.

4 *Nouveau Mercur*e galant, t. III, mai 1677, p. 205.



L'écriture s'élaborait sur un mode fondamentalement collaboratif. Donneau de Visé annonça dès le premier volume que :

L'auteur ne commence qu'à établir des correspondances et former des habitudes d'où il puisse tirer des secours considérables afin qu'il n'arrive rien de nouveau dans le monde dont il ne parle dans ses lettres. On ne doit regarder celles-ci [celles du premier volume] que comme des essais et par ce qu'elles sont, on doit juger de ce que celles qui les suivront pourront être<sup>5</sup>.

Les préfaces suivantes développèrent et précisèrent les modalités de cette collaboration. Le périodique misait sur la participation de son lectorat ainsi que sur la récupération de différents contenus en circulation. Il reprenait d'une part des textes déjà imprimés – notamment, les informations de la *Gazette* officielle – ou qui circulaient en manuscrit<sup>6</sup>. Il intégrait d'autre part les contributions que lui faisaient parvenir ses lecteurs-auteurs, qu'il s'agisse de nouvelles, d'histoires, de compositions en vers, de partitions de musique ou même d'esquisses qu'il faisait graver<sup>7</sup>. Afin d'encourager cette participation, la structure du périodique ménageait des espaces et des dispositifs éditoriaux dédiés à ces contributions, tels que le jeu des énigmes<sup>8</sup>. Il rassemblait ainsi les contributions de lecteurs du royaume de France, voire de toute l'Europe, puisqu'il était distribué aux quatre coins de la France, jusqu'en Nouvelle-France, mais également en Angleterre, en Allemagne et en Italie<sup>9</sup>.

Ce modèle éditorial n'allait pas sans soulever d'importantes contraintes matérielles. Au fil des mois, les préfaces détaillaient longuement les modalités de cette écriture collaborative, précisant dans quel délai adresser les contributions, de quelle manière, sous quelle forme... On avertissait par exemple que « ce qu'on reçoit dans les cinq ou six derniers jours ne peut que difficilement être mis » ; par ailleurs, on rappelait de payer le port de l'envoi, sans quoi le périodique était ruiné ; enfin, l'augmentation du nombre de contributions modifia largement l'ouvrage, qui dut « grossir de moitié » parce qu'il lui venait « des matières en telle abondance<sup>10</sup> ». À tel point que, dès 1678, les livraisons ordinaires se doublèrent de suppléments trimestriels, les *Extraordinaires*, composés entièrement de contributions de lecteurs.

## LES VERTUS DE LA COLLABORATION

Le recours à un modèle collaboratif s'explique au moins de trois manières. Celui-ci fournissait tout d'abord les informations nécessaires à l'écriture de l'histoire. Il permettait ensuite de publier des contenus qui ne pouvaient l'être individuellement. Enfin, le modèle collaboratif tel que pratiqué par le *Mercure galant* était la clé d'une formule commerciale inédite.

<sup>5</sup> *Mercure galant*, t. I, 1672, « Au lecteur », n. p.

<sup>6</sup> Nous remercions à ce titre Maxime Martignon de nous avoir récemment communiqué la découverte de nombreuses sources d'informations manuscrites du *Mercure galant*. Les années à venir permettront d'étayer ce dossier.

<sup>7</sup> Voir Barbara Selmeçli, « L'actualité gravée au temple de mémoire. La mise en place du programme d'illustration du *Mercure galant* au tournant de l'année 1678 », *Nouvelles de l'estampe*, n° 252, 2015, p. 54-68.

<sup>8</sup> Voir *infra*.

<sup>9</sup> Pour quelques études de cas de lecteurs du *Mercure galant*, voir Geoffrey Turnovsky, « Les lecteurs du *Mercure galant*. Trois aperçus. », *XVII<sup>e</sup> siècle*, n° 270, 2016, p. 65-80.

<sup>10</sup> *Mercure galant*, Juin 1678 et mars 1678 (respectivement).



## Les sources collectives de l'historiographie<sup>11</sup>

La dimension historiographique du *Mercur*e galant s'appuyait sur la quantité d'information que lui fournissait la collaboration. Cette abondance résolvait en effet une aporie que soulignaient tous les historiens contemporains, de Mézeray, historiographe vedette des débuts du règne de Louis XIV, à Saint-Évremond. Écrire l'histoire de France apparaissait impossible, parce que l'ampleur de la tâche dépassait nécessairement la capacité et les connaissances d'un seul historien. Comme l'écrivait Mézeray, il aura fallu connaître « le moindre château, le plus petit ruisseau et la dernière maison de gentilhomme » ainsi que « toutes les archives, titres, fondations, épitaphes et contrats, tant des maisons publiques que des particulières, tant de France que des royaumes voisins<sup>12</sup> ». L'historien traditionnel se trouvait dépassé puisque, seul, il ne pouvait ni obtenir, ni maîtriser les informations nécessaires à l'accomplissement de sa tâche.

Pour pallier le problème, le *Mercur*e galant recourut tout d'abord aux feuillets hebdomadaires de la *Gazette*. Depuis les années 1630, cette dernière exploitait déjà les vertus du modèle collaboratif : chaque livraison n'était qu'une compilation de lettres provenant de toute l'Europe. Ce que son auteur, Théophraste Renaudot, n'aurait pu connaître seul, il l'apprenait ainsi par ses correspondants<sup>13</sup>. La *Gazette* ne rédigeait toutefois pas l'histoire. Elle se contentait la plupart du temps de juxtaposer les informations qu'elle avait pu obtenir dans un style que l'on qualifierait aujourd'hui de télégraphique, et ne mettait pas les événements en récit. Elle ne faisait donc pas œuvre selon la définition qu'en donnaient les *Instructions pour l'histoire* de René Rapin en 1671 :

Ce n'est pas écrire l'histoire que de conter les actions des hommes sans parler de leurs motifs : c'est faire le gazetier, qui se contente de dire les événements des choses, sans remonter à leur source<sup>14</sup>.

Bien que certains numéros particuliers de la *Gazette* de France, intitulés eux aussi *Extraordinaires*, aient procédé régulièrement à la mise en récit des épisodes d'actualité marquants (fêtes, mariages, batailles, etc.), ils s'attachaient encore à des détails peu prisés du public mondain, par exemple les informations techniques d'une bataille. Or l'historiographe Paul Pellisson indiquait en 1670 que :

L'histoire passe beaucoup de circonstances que le journal et les mémoires rapportent. Elle ne se met point en peine de combien de pas la tranchée a été avancée, et quels régiments sont entrés en garde chaque jour, quand cela n'a rien produit d'extraordinaire<sup>15</sup>.

Exploitant le rythme de parution mensuel du *Mercur*e galant, Donneau de Visé procédait à une première écriture de l'histoire à partir des informations hebdomadaires de la *Gazette*. Il misait notamment sur ce rythme pour différencier son périodique de la *Gazette*, promettant

11 Cette partie reprend plusieurs éléments de notre article « Les périodiques dans l'écriture de l'histoire au XVII<sup>e</sup> siècle : le cas du *Mercur*e galant », *Histoire de l'écriture et écriture de l'H(h)istoire*, Toulouse, PU-ICT, 2016, p. 121-146.

12 François Eudes de Mézeray, *Histoire de France depuis Faramond jusqu'à maintenant*, Paris, Guillemot, vol. 1, 1643, « Préface », n. p.

13 Le principe s'inspire d'ailleurs de celui qui régit les réseaux épistolaires qui innervent l'Europe depuis des siècles : on sait que l'un des principaux buts derrière l'entretien d'une correspondance, forcément coûteuse, c'est de se tenir informé, d'apprendre ce que l'on ne peut savoir de soi-même.

14 René Rapin, *Instructions pour l'histoire*, Paris, Mabre-Cramoisy, 1677, p. 63.

15 Paul Pellisson, *Lettres historiques de Monsieur Pellisson*, vol. III, Paris, Nyon, 1729, p. 424-425.



des particularités que la *Gazette* ne peut expliquer à cause de la quantité de nouvelles dont elle est remplie et c'est à quoi le *Mercur*e suppléera, en faisant voir l'origine de la plus grande partie des choses dont il y sera parlé<sup>16</sup>.

Le délai entre la parution de la *Gazette* et du prochain volume du *Mercur*e galant permettait d'obtenir éventuellement d'autres informations, par d'autres canaux. La *Gazette* servait de collaborateur passif et involontaire du *Mercur*e galant, ce dernier lui empruntant sa matière. C'est bien le fonctionnement qu'annonça Donneau de Visé :

Cela n'empêchera pas [...] qu'on ne se serve de quelque article de gazette. Mais comme ce ne sera jamais qu'après qu'elle en aura parlé et que ce que nous avons vendu et dont nous avons reçu l'argent n'est plus à nous, ces Messieurs n'auront aucun sujet de se plaindre<sup>17</sup>.

Les informations de la *Gazette* constituaient ainsi le matériau brut que le *Mercur*e réorganisait, conservait et augmentait en le combinant avec d'autres sources issues d'autres réseaux, de correspondants ou de lecteurs. La réécriture de ces informations rendait maximal l'effet qu'elles étaient censées produire sur le lecteur. À titre d'exemple, tandis que la *Gazette* proposait le récit de bataille suivant :

Il est certain qu'ils auraient pu nous incommoder à la descente et dans les défilés où l'on fut obligé de marcher la nuit avec assez d'incommodité, le terrain étant sablonneux, la chaleur du jour ayant été excessive et ne s'y trouvant pas d'eau pour rafraîchir les soldats.

Le *Mercur*e galant resserrait l'énoncé et soulignait la bravoure des soldats français :

Cette marche fut fort pénible, le terrain était sablonneux, la chaleur du jour avait altéré et fatigué nos soldats et ils ne trouvèrent point d'eau. Mais ils ne laissèrent pas, quoi qu'abattus de la soif et du travail, de faire des choses extraordinaires<sup>18</sup>.

Le modèle collaboratif répondait à un autre enjeu historiographique, à savoir l'enregistrement des actions individuelles. Mentionner les hauts faits des nombreuses familles du royaume dépassait évidemment les capacités d'un seul historien. Il était cependant essentiel pour celles-ci de disposer de traces attestant l'engagement de leurs membres aux combats, les charges obtenues ou les fêtes données. Rappelons en effet que depuis Louis XIV et Colbert, c'était l'écrit qui faisait foi lorsqu'il s'agissait de prouver non seulement sa noblesse, mais tout service rendu au royaume<sup>19</sup>. Pour assurer la conservation du capital symbolique familial, chacun devait donc s'assurer de disposer de preuves écrites et valables de sa noblesse. C'est ce que le *Mercur*e galant prit en charge, occupant le rôle stratégique de lieu d'enregistrement des hauts faits individuels. Selon Donneau de Visé, le périodique « élève plus ou moins ceux qu'il a l'occasion de nommer selon les choses par lesquelles ils méritent d'être loués. Il cite leurs actions, fait connaître les emplois qui leur ont donné lieu de se rendre considérables », et se pose en organe dispensateur de reconnaissance publique : « mille et mille honnêtes gens qui sont en France ne méritent-ils pas d'être loués ? [...] doit-on envier à tant de braves qui

<sup>16</sup> *Nouveau Mercur*e galant, t. I, Paris, Ribou, p. 23-24.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 22-23.

<sup>18</sup> « Relation de la navigation de l'escadre des vaisseaux du roi », *Extraordinaire de la Gazette*, n° 30, 31 mars 1677, p. 258 ; *Nouveau Mercur*e galant, t. II, avril 1677, p. 70-72.

<sup>19</sup> Voir par exemple l'article de Valérie Piétri, « Vraie et fausse noblesse : l'identité nobiliaire provençale à l'épreuve des réformations (1656- 1718) », *Cahiers de la Méditerranée*, n° 66, 2003, p. 79-91.



hasardent tous les jours leur vie pour servir l'État une récompense si légitime due à leurs grandes actions<sup>20</sup> ? »

Pour disposer des informations nécessaires à l'éloge de « mille et mille gens », le *Mercur*e galant en appelle une fois encore à ses lecteurs. Préface après préface, le périodique propose à chaque famille d'annoncer les hauts faits de ses membres :

Je prie ceux qui ont des parents ou des amis à l'armée de suppléer à la modestie qui les empêche de me faire part eux-mêmes de tout ce qu'ils font de remarquable. Quoique j'aie parlé de beaucoup de braves depuis un an et que j'ai fait connaître quantité d'éclatantes actions qui seraient demeurées ensevelies sans le *Mercur*e, je m'aperçois tous les jours que j'en ai beaucoup oublié<sup>21</sup>.

Ce soin porté à la gloire des familles prit forme non seulement dans la manière de présenter les noms, sur une page aérée, avec des alinéas, tandis que la *Gazette* les présentait en bloc et en petits caractères, mais s'illustra également dans les informations données sur chacun des combattants. Par rapport à la *Gazette* qui ne transmettait que les noms des blessés, on trouvait dans le *Mercur*e galant des notices comme celle du marquis de Villarceaux, adressée selon toute vraisemblance par l'un des membres de la famille :

La famille de Monsieur le marquis de Villarceaux vous est connue. Son grand-père était conseiller d'État et Monsieur le marquis de Villarceaux son père a toujours passé pour brave, galant et bien fait. Il sert encore le roi dans la vénerie, et celui dont je vous parle a la survivance de cette charge<sup>22</sup>.

Le modèle collaboratif fournit au *Mercur*e galant les informations nécessaires pour intégrer les particuliers à son récit mensuel du règne, immortalisant les actions éclatantes des familles qui se fondaient ainsi dans la grande histoire collective du règne. En rassemblant les hauts faits de toutes les familles de France, le périodique se constitua en un véritable diaire<sup>23</sup> du royaume, transformant le principe d'un livre privé en un ouvrage public et largement diffusé. L'opération accompagnait remarquablement la domestication de la noblesse opérée par Louis XIV. Ce nouvel espace de reconnaissance paraissait sous le patronage du roi en personne et assurait, autant qu'il contrôlait, la diffusion et la conservation des grandes actions de chacun, aux quatre coins du royaume.

Cette nouvelle écriture collaborative de l'histoire concurrençait évidemment les historiens institutionnels. Le succès du *Mercur*e galant suscita ainsi de nombreuses et virulentes piques à son encontre, en parallèle des nombreux discours positifs. Certains historiens ne manquèrent pas de dévaloriser le *Mercur*e galant, révélant qu'il constituait bel et bien une histoire rivale. Racine avertit ainsi Boileau : « J'exciterai ce matin M. de Croissy à empêcher, s'il peut, le malheureux *Mercur*e galant de défigurer<sup>24</sup> [la dernière victoire des armées françaises]. » Ce qui n'empêcha pas le « malheureux *Mercur*e galant » de circuler notamment dans les cours et les États italiens et allemands ou encore en Angleterre, et de constituer une source d'informations primordiale pour l'histoire du règne de Louis XIV, aussi bien pour les lecteurs contemporains que pour les historiens futurs<sup>25</sup>.

20 *Nouveau Mercur*e galant, t. VIII, 1677, p. 175-176.

21 *Mercur*e galant, janvier 1678, n. p.

22 *Nouveau Mercur*e galant, t. III, mai 1677, p. 20.

23 Livre dans lequel les familles nobles consignaient les actions remarquables de leurs membres

24 Lettre du 6 août 1693, dans Racine, *Œuvres complètes*, édition de R. Picard [1952], Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1990, t. II, p. 538

25 Voir notre article « Les périodiques dans l'écriture de l'histoire... », art. cit.





L'appel à la collaboration des lecteurs induit toutefois un biais dans l'historiographie des particuliers. Puisque les familles rédigeaient elles-mêmes leur généalogie, il paraissait aisé de forger de fausses ascendances. C'est ce que railla par exemple Edme Boursault dans sa *Comédie sans titre*, une pièce satirique sur le *Mercur*e galant, dans laquelle il imagina un bourgeois suppliant l'auteur du périodique de lui inventer une ascendance noble :

Grefpez-moi sur quelque vieille tige.  
Cherchez quelque maison dont le nom soit péri ;  
Ajoutez une branche à quelque arbre pourri,  
Enfin, pour m'obliger inventez quelque fable ;  
Et ce qui n'est pas vrai rendez-le vraisemblable<sup>26</sup>

Ces railleries n'empêchèrent pas le *Mercur*e galant de constituer une source pour les dictionnaires généalogiques à venir et d'être considéré ailleurs comme un « agréable et utile ouvrage qui nous donne de si curieuses recherches et qui sait si bien et si éloquemment immortaliser les gens<sup>27</sup> ». Tandis que les discours sur l'histoire répétaient le lieu commun évoqué plus haut – « l'histoire n'est pas le fait d'un seul homme » – le *Mercur*e galant résolvait donc le problème en recourant à une démarche collective et inclusive<sup>28</sup>.

### La bibliothèque de la littérature galante

Le modèle collectif permit également de publier des contenus qui ne trouvaient que difficilement place dans l'imprimé. C'est dans le domaine littéraire que cet apport apparaît le plus évident. La veine galante, paradigme du second XVII<sup>e</sup> siècle, avait notamment pour caractéristique de produire des textes nombreux et brefs. Or la publication imprimée de cette littérature soulevait différents problèmes. On sait combien le statut de l'auteur est complexe : à moins de se revendiquer comme professionnel, publier un livre de ses compositions comportait le risque d'apparaître comme un plumitif tirant ses revenus de la vente de ses ouvrages, ou de s'exposer à la critique et à la satire. La brièveté de cette production posait également un problème matériel évident, puisque quelques pièces ne suffisaient pas à former un volume. Pour publier un ouvrage, il aurait fallu en avoir composé suffisamment pour le remplir, et qu'un libraire y voie la possibilité d'une opération fructueuse.

Pour répondre à ce défi et tirer profit de cette production littéraire galante, les libraires des années 1650 et 1660 avaient réinvesti une forme éditoriale bien connue, celle du recueil collectif. En deux décennies, chaque libraire à la mode avait fait paraître son recueil de poésies ou de prose qu'il renouvelait d'année en année, voire de mois en mois<sup>29</sup>. En rassemblant différents auteurs au sein d'un même volume, en mêlant des ouvrages à succès avec des nouveautés, le libraire sondait son public, tentait de lancer de nouvelles vedettes, en assurant, par quelques noms célèbres, le succès de son ouvrage. Pour les auteurs qui y figuraient, c'était l'occasion d'être publié sans écrire tout un livre. L'œuvre collective fournissait la possibilité de former un volume suffisamment épais pour être un produit commercial viable<sup>30</sup>.

<sup>26</sup> Boursault, *La Comédie sans titre*, Paris, Luynes, 1685, I, 2.

<sup>27</sup> Guy Allard, *La Bibliothèque du Dauphiné*, Grenoble, Gilibert, 1680, p. 169-170.

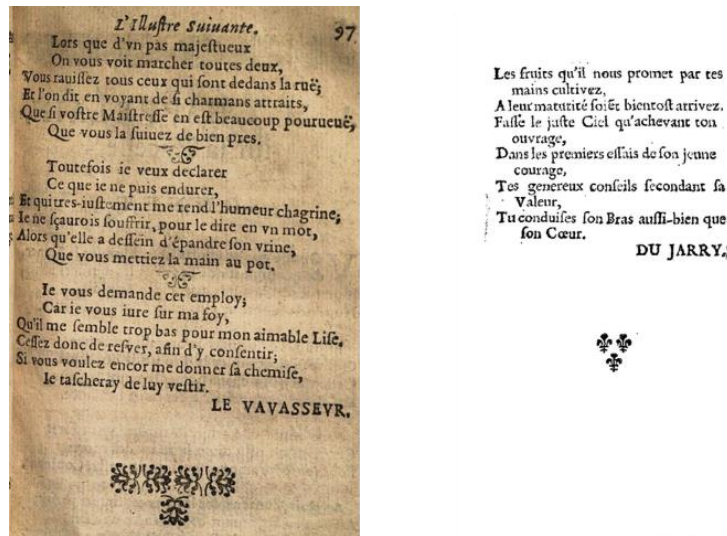
<sup>28</sup> L'inclusivité du périodique dépasse largement la seule question historiographique et s'étend notamment à celle du lectorat. Voir à ce propos l'article de Deborah Steinberger, « Le *Mercur*e Galant and its Student Body: Donneau de Visé's Inclusive Pedagogy », *Cahiers du dix-septième siècle*, vol. 17, 2016, p. 41-56.

<sup>29</sup> Voir Alain Viala, *Naissance de l'écrivain*, Paris, Minuit, 1985, p. 124-129 ainsi que notre article, « Aux enseignes de papier : les recueils comme plateformes de publication », Actes de la journée d'études du CELLF du 22 juin 2013 « Genèse des corpus littéraires à l'âge classique » à l'Université Paris-Sorbonne, p. 33-39, en ligne (<http://www.cellf.paris-sorbonne.fr/cellf-16-18/publications-en-ligne>).

<sup>30</sup> « Dans ce siècle malheureux où l'on achète des livres selon qu'ils sont gros et pesants, si j'eusse fait un livre de la taille d'un almanach, mon libraire n'y eût pas trouvé son compte, et m'eût donné quelques associés pour composer un recueil, ce que je voulais éviter », Furetière, *Poésies diverses*, Paris, G. de Luynes, 1655, « Épître dédicatoire à tous mes amis » (np).



Le *Mercur*e galant s'inscrivait dans la continuité des recueils collectifs. Donneau de Visé le qualifiait de recueil, et la filiation typographique apparaît évidente :



Sercy, *Poésies choisies...*, 1658, p. 97 / *Mercur*e galant, juillet 1678, n. p.

La production qui paraissait autrefois dans les recueils collectifs se déplaça dans les volumes du *Mercur*e galant et dans ses *Extraordinaires*. La périodicité du *Mercur*e impliquait toutefois deux évolutions essentielles par rapport à ses devanciers. Disposer de trois cents pages mensuelles permettait d'une part au *Mercur*e galant d'intégrer beaucoup plus de pièces que les quelques volumes annuels des recueils de libraires. Il facilita ainsi grandement les conditions de publication en octroyant un nouvel espace à la poésie galante.

D'autre part, la périodicité donna lieu à de nouveaux modes d'interaction entre ses lecteurs-auteurs, au point que l'on puisse parler, à propos du *Mercur*e galant, d'un ouvrage interactif. Il ne s'agissait plus seulement de publier une collection à destination du public, mais de faire interagir les contributeurs par l'entremise du papier. Le *Mercur*e intégrait par exemple des vers réagissant aux dernières actualités : les victoires du royaume étaient célébrées par des écrivains tantôt professionnels tantôt amateurs. Au tome V, l'histoire galante d'un moineau galant [sic] donnait lieu à des vers de lecteurs dans le tome suivant. Plus tard, des vers composés par un lecteur étaient mis en musique par un autre<sup>31</sup>. Le *Mercur*e transformait ainsi l'un des principes fondamentaux de la littérature galante – chaque œuvre en suscite une autre, un songe suscite une explication, une énigme, une réponse en vers, un dialogue galant, un autre – en procédé éditorial<sup>32</sup>. Le degré maximal de cette interactivité résidait toutefois dans le jeu des énigmes<sup>33</sup>. Une énigme était posée par un lecteur, en vers, et à celle-ci, d'autres lecteurs répondaient, parfois en vers également. Et comme le *Mercur*e galant était diffusé dans tout le royaume, ce jeu mit en relation des individus qui, autrement, ne se seraient peut-être jamais rencontrés. La mise en commun des compositions de différents auteurs ne se contentait donc pas de faciliter l'accès de ces derniers à l'imprimé, mais créa également un véritable espace

31 Anne Piéjus, « Poètes et musiciens. Stratégies d'anonymat et de dévoilement dans les poésies en musique du *Mercur*e galant », *XVII<sup>e</sup> siècle*, no 270, 2016, p. 115-132.

32 Voir Delphine Denis, *Le Parnasse galant*, Paris, Champion, 2001, p. 257.

33 Sara Harvey, « Les fins de l'obscurité dans les énigmes du *Mercur*e galant », D. Denis, *L'Obscurité. Langage et herméneutique sous l'Ancien Régime*, Louvain-la-Neuve, Bruylant-Académia, 2007, p. 171-182.



social de papier dont les interactions dérogeaient à celles du monde réel, ce qu'Allison Stedman a montré dans *Rococo fictions*<sup>34</sup>.

Chacune de ces contributions fut imprimée, publiée, et donc, conservée. Le nom de l'auteur était également publié, sauf lorsqu'il souhaitait rester anonyme ou qu'il se dissimulait sous un pseudonyme<sup>35</sup>. De fait, voir son nom imprimé pour avoir composé quelques vers sur un moineau ou par avoir répondu à une énigme n'avait rien de négligeable. Ces galanteries se situaient sur un même plan que les gloires militaires, et les énigmes n'étaient en aucun cas l'équivalent de nos « mots croisés » d'aujourd'hui, dans le sens où deviner l'énigme et composer une réponse en vers constituait alors une véritable marque de distinction. En somme, il s'agissait d'un haut fait d'esprit comme il y avait des hauts faits d'armes. En témoigne cet ouvrage de la fin du règne de Louis XIV, *Les Femmes illustres de Louis Le Grand*, dans lequel, à côté d'illustres abbesses et d'écrivaines reconnues, on trouve la notice suivante : « Mademoiselle de Boissangers. Elle a un génie particulier pour les énigmes<sup>36</sup> ».

En reproduisant dans l'imprimé ces pratiques d'écriture et de sociabilité qui jusque-là, étaient l'apanage de l'oral, et donc ne pouvaient « faire œuvre » durablement, le *Mercur*e galant intégrait dans ce domaine également les hauts faits des membres du royaume dans une grande écriture du règne. Nombre de ces opuscules ne furent jamais imprimés ailleurs que dans le périodique. Tel un grand recueil mensuel, le *Mercur*e galant constituait ainsi une véritable bibliothèque collective de la galanterie.

Les conséquences de cette publication facilitée sur le monde des lettres ne furent évidemment pas négligeables. Si tout le monde pouvait accéder à l'imprimé et voir ses historiettes et ses vers publiés, quel prestige, quelle autorité le livre conférait-il encore aux auteurs ? La vogue des recueils collectifs avait suscité des craintes<sup>37</sup> ; les critiques redoublèrent à propos du *Mercur*e galant. Les discours satiriques se multiplièrent, comme dans cette pièce de Romagnesi, dans laquelle une servante se moque d'un gentilhomme qui qualifie les énigmes du *Mercur*e galant de « pierre de touche de l'esprit » : « Ha ! par ma foi [dit-elle] les beaux esprits sont donc bien communs, car la moitié du *Mercur*e n'est rempli que du nom de ceux qui les devinent. » Ce qui n'empêchait pas, en parallèle, d'autres discours de juger les énigmes du *Mercur*e ardues. Des épigrammes et poèmes contemporains traitaient les productions qui parurent dans le *Mercur*e galant de « vaines productions de tant d'esprits malades » ou d'« égout du Parnasse français<sup>38</sup> ». Ce qui n'empêcha pas le duc de Saint-Aignan, pair de France, d'y publier régulièrement certaines de ses compositions. On comprend alors que le célèbre jugement de La Bruyère, « Le H\* G\* est immédiatement au-dessous de rien » n'était qu'un trait parmi d'autres, formulé dans un contexte polémique. Tout cela était affaire de discours : le *Mercur*e galant, nouvel espace de publication et de distinction à la force de frappe inédite, représentait une menace pour certains, une occasion à saisir pour d'autres. La vivacité de ces discours antagonistes dit surtout l'ampleur du changement qu'impliquait un tel projet collectif, à la fois en termes de possibilité de publication et de mélange social. Tout cela, une satire en vers publiée à la fin du siècle le résume idéalement :

---

34 Allison Stedman, *Rococo fiction in France, 1600-1715. Seditious frivolity*, Lewisburg, Bucknell University Press, 2013, p. 81-126. Pour une approche d'ensemble de cette question, voir Nicolas Schapira, *Un professionnel des lettres au XVIIe siècle*. Valentin Conrart, une histoire sociale, Seyssel, Champ Vallon, 2003, p. 227-246.

35 Voir Anne Piéjus, art. cit.

36 Claude-Charles Guyonnet de Vertron, *La Nouvelle Pandore ou les femmes illustres du siècle de Louis Le Grand*, Paris, Mazuel, 1698, lettre « B » (n. p.). Voir la réflexion d'Elsa Verret-Basty, « Être quelque chose comme un auteur » : le statut paradoxal de l'énigmatiste dans le *Mercur*e galant », *XVIIe siècle*, no 270 (1), 2016, p. 97-114.

37 Voir notre article cité, p. 36-38.

38 Romagnesi, *La Tapisserie vivante*, La Haye, Foulque, 1696, scène II, p. 19-20 ; « Satire seconde », dans *Nouvelles satires galantes*, Paris, Vilette, 1679, p. 17 ; *Recueil des plus belles épigrammes des poètes français*, Paris, Clerc, 1698, t. I, p. 271.





Si tu crois des vers posséder le talent  
Fais en sorte que Visé mette au *Mercur*e galant  
Avec les Ducs et Pairs tu mêleras ta gloire  
Ainsi sans te gêner consacrant ta mémoire  
Ton nom comme leur nom au bout d'un bout-rimé  
Paraîtra tous les mois fraîchement imprimé  
Et puis de chez Blageart passant dans les ruelles,  
Deviendra l'entretien des marquis et des belles<sup>39</sup>

#### LE PUBLIC ELARGI, CLE DU MODELE COLLABORATIF

Qu'il s'agisse des noms des soldats ou des devineurs d'énigmes, la capacité du *Mercur*e galant à imprimer autant d'informations tenait à un troisième apport du modèle collaboratif, à savoir, sa parution mensuelle. Si les autres histoires furent incapables de rivaliser avec le *Mercur*e galant, si ce dernier parvint à donner place à toutes ces contributions de lecteur, c'est aussi parce qu'il disposait chaque mois d'un espace de 300 pages, auxquelles s'ajoutaient, chaque trimestre, les 400 pages supplémentaires des *Extraordinaires*. Aucune histoire rédigée, aucun recueil galant, ne pouvaient publier autant, aussi vite, dans un tel rapport de simultanéité avec les événements et la mode. Au-delà de ses lecteurs-auteurs, il faut donc mentionner un dernier acteur essentiel de l'œuvre collective qu'est le *Mercur*e galant : ses acheteurs. Pour produire un volume tous les mois, la viabilité du modèle économique était essentielle : en dehors d'un soutien financier royal (qui n'interviendra que tardivement, en 1684) il fallait que le périodique se vende, et se vende bien. C'est une fois encore l'écriture collaborative qui permit de susciter chaque mois l'intérêt des lecteurs.

Tout d'abord, parce qu'aucun auteur isolé n'était capable de produire tous les mois les 300 pages composant chaque volume du *Mercur*e galant. Le fait que, lors de sa première tentative, Donneau de Visé ait dû interrompre la parution de son périodique après six numéros découlait en grande partie du manque de contenus à publier<sup>40</sup>. Une fois le réseau de contributeurs en place, soit dès 1677, le *Mercur*e galant reçut suffisamment de contenus chaque mois pour assurer la parution d'un volume.

La contribution des lecteurs permit ensuite de constituer chaque mois un objet répondant à l'un des critères les plus essentiels pour assurer le succès auprès du grand public : la diversité. L'œuvre collective permit de diversifier les styles, bien sûr – bien que les pièces en prose fussent soumises à un important travail d'unification stylistique – mais surtout, de diversifier les contenus. Les nouvelles militaires étaient assaisonnées de vers, eux-mêmes suivis d'histoires et d'autres pièces en vers ou d'énigmes. Cette diversité supposait de disposer d'une réserve de pièces prêtes à être imprimées – réserve qu'un fonctionnement collaboratif était en mesure de fournir.

Enfin, le procédé fidélisait le lectorat. Les contributeurs s'empressaient d'acheter le volume dans lequel ils figuraient, mais recommandaient probablement à leurs cercles sociaux d'en faire de même. Un volume d'*Extraordinaire* comptant environ une centaine de contributions, si chaque lecteur invitait cinq de ses amis à acquérir le volume, cinq cents volumes étaient vendus, soit le quart du débit d'un roman à la mode dont le tirage est aujourd'hui estimé à 2 000 exemplaires.

\*\*\*

<sup>39</sup> Satire publiée dans le *Furtieriana*, Paris, Guillain, 1696, p. 146-158. On la trouve également dans le *Manuscrit 673* de Tallemant des Réaux édité par Vincenette Maigne, Paris, Klincksieck, 1994, p. 575-578.

<sup>40</sup> Voir notre thèse, *Donneau de Visé, fripier du Parnasse...*, op. cit., p. 422-424.



Exploitant le potentiel du modèle collaboratif, Donneau de Visé mit sur pied un projet aux ambitions et dimensions inédites : une écriture en continu du règne qui parvint à intégrer l'activité militaire, historique et culturelle du royaume, un récit incluant une part plus large de la population, qui diffusait et conservait, mais également reliait ses lecteurs en une sorte d'immense salon de papier, le tout sous la forme d'une narration épistolaire galante. Plastique, collectif, ouvert, le *Mercure galant* dépassait largement le rôle du livre : il constituait une véritable plateforme collaborative, un espace de publication auquel tout le royaume prenait part, en l'irriguant d'informations et de créations originales, à travers lesquelles il était susceptible d'interagir. Chaque volume, chaque mois, était un morceau d'histoire : une mise en récit des nouvelles du temps, de ce qui avait été composé pour les célébrer, des fêtes qui avaient été données. Cette histoire, par sa diversité, différait des autres histoires. Elle fut écrite et publiée simultanément (ou presque) aux événements qu'elle narrait, mimant l'accélération diplomatique et militaire que le règne proclamait. En mêlant le divertissement, les galanteries amoureuses et la production culturelle de l'époque à la guerre et aux grandes nominations, cette histoire reprenait le modèle des grands romans scudériens, dans lesquels les aventures étaient émaillées de conversations et de vers galants. Rétrospectivement, le *Mercure galant* apparaît en somme comme le roman du règne, un roman correspondant pleinement à la « mode du vrai » qui dominait alors<sup>41</sup>, écrit au fil des mois par ses propres protagonistes.

---

<sup>41</sup> Voir Christian Zonza, *La Nouvelle historique en France à l'âge classique*, Paris, Champion, 2007, p. 297.



## BIBLIOGRAPHIE

### Œuvres

- ALLARD Guy, *La Bibliothèque du Dauphiné*, Grenoble, Gilibert, 1680.
- BOURSAULT Edme, *La Comédie sans titre*, Paris, Luynes, 1685.
- DONNEAU DE VISE, Jean, *Mercure galant* (1672-1674) ; *Nouveau Mercure galant* (1677) ; *Mercure galant* (1678-1710).
- Furtieriana*, Paris, Guillain, 1696.
- GUYONNET DE VERTRON, *La Nouvelle Pandore ou les femmes illustres du siècle de Louis Le Grand*, Paris, Mazuel, 1698.
- MEZERAY, *Histoire de France depuis Faramond jusqu'à maintenant*, Paris, Guillemot, vol. 1, 1643, « Préface », n. p.
- Nouvelles satires galantes*, Paris, Vilette, 1679.
- PELLISSON Paul, *Lettres historiques de Monsieur Pellisson*, Paris, Nyon, 3 vol., 1729.
- « Relation de la navigation de l'escadre des vaisseaux du roi », *Extraordinaire de la Gazette*, n° 30, 31 mars 1677.
- RACINE Jean, « Lettre du 6 août 1693 à Boileau », dans *Œuvres complètes*, éd. R. Picard [1952], Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1990, t. II, p. 538.
- RAPIN René, *Instructions pour l'histoire*, Paris, Mabre-Cramoisy, 1677.
- Recueil des plus belles épigrammes des poètes français*, Paris, Clerc, 1698
- ROMAGNESI Gaetano, *La Tapisserie vivante*, La Haye, Foulque, 1696.
- TALLEMANT DES REAUX, *Manuscrit 673*, éd. Vincenette Maigne, Paris, Klincksieck, 1994.

### Textes critiques

- BRETECHE Marion « Entre actualité et histoire, le pari des mercures historiques et politiques (1686-1730) » dans Alexis Lévrier, Adeline Wrona (dir.), *Matières et esprit du journal*, Paris, PUPS, 2013, p. 49-64.
- DENIS Delphine, *Le Parnasse galant*, Paris, Champion, 2001, p. 257.
- HARVEY Sara, « Les fins de l'obscurité dans les énigmes du Mercure galant », D. Denis, *L'Obscurité. Langage et herméneutique sous l'Ancien Régime*, Louvain-la-Neuve, Bruylant-Académia, 2007, p. 171-182.
- PIEJUS Anne, « Poètes et musiciens. Stratégies d'anonymat et de dévoilement dans les poésies en musique du Mercure galant », *XVII<sup>e</sup> siècle*, n° 270, 2016, p. 115-132.
- PIETRI Valérie, « Vraie et fausse noblesse : l'identité nobiliaire provençale à l'épreuve des réformations (1656- 1718) », *Cahiers de la Méditerranée*, n° 66, 2003, p. 79-91.



- SCHAPIRA Nicolas, *Un professionnel des lettres au XVII<sup>e</sup> siècle. Valentin Conrart, une histoire sociale*, Seyssel, Champ Vallon, 2003.
- SCHUWEY Christophe « Les périodiques dans l'écriture de l'histoire au XVII<sup>e</sup> siècle : le cas du *Mercure galant* », *Histoire de l'écriture et écriture de l'H(h)istoire*, Toulouse, PU-ICT, 2016, p. 121-146.
- SCHUWEY Christophe, « Aux enseignes de papier : les recueils comme plateformes de publication », Actes de la journée d'études du CELLF du 22 juin 2013 « Genèse des corpus littéraires à l'âge classique », p. 33-39.
- SCHUWEY Christophe, *Donneau de Visé, « fripier du Parnasse ». Pratiques et stratégies d'un entrepreneur des lettres au XVII<sup>e</sup> siècle*, thèse soutenue à l'Université Paris-Sorbonne le 7 juillet 2016.
- SELMECI Barbara, « L'actualité gravée au temple de mémoire. La mise en place du programme d'illustration du *Mercure galant* au tournant de l'année 1678 », *Nouvelles de l'estampe*, n° 252, 2015, p. 54-68.
- STEDMAN Allison, *Rococo fiction in France, 1600-1715. Seditious frivolity*, Lewisburg, Bucknell University Press, 2013.
- STEINBERGER Deborah, « Le *Mercure Galant* and its Student Body: Donneau de Visé's Inclusive Pedagogy », *Cahiers du dix-septième siècle*, vol. 17, 2016, p. 41-56.
- TURNOVSKY Geoffrey, « Les lecteurs du *Mercure galant*. Trois aperçus. », *XVII<sup>e</sup> siècle*, n° 270, 2016, p. 65-80.
- VERRET-BASTY Elsa, « “Être quelque chose comme un auteur” : le statut paradoxal de l'énigmatiste dans le *Mercure galant* », *XVII<sup>e</sup> siècle*, n° 270 (1), 2016, p. 97-114.
- VIALA Alain, *Naissance de l'écrivain*, Paris, Minuit, 1985.
- ZONZA Christian, *La Nouvelle historique en France à l'âge classique*, Paris, Champion, 2007.